

JĘDRZEJ PAWLICKI

Université Adam Mickiewicz à Poznań

L'Algérie : une filiation difficile. *L'effacement* de Samir Toumi

J'écris ces quelques lignes sur la filiation dans le roman d'un auteur algérien au moment où les Algériennes et les Algériens rejettent massivement et pacifiquement le système autoritaire mis en place il y a vingt ans par le Président de la République Abdelaziz Bouteflika. Depuis le 22 février le pays a été secoué par une vague de manifestations dont les participants demandaient l'annulation de la candidature de Bouteflika aux élections présidentielles prévues au 18 avril. Les manifestations ont commencé une semaine avant l'enregistrement officiel des candidats au conseil constitutionnel. Le Président sortant étant hospitalisé à Genève, c'est son chef de campagne qui a déposé les documents malgré le non unanime du peuple et la loi qui exige la présence du candidat. Les marches et protestations se sont poursuivies, ce qui a poussé les autorités à anticiper de deux semaines les vacances de printemps dans les établissements de l'enseignement supérieur. Pourtant, les étudiants et professeurs ont continué à protester et à se rassembler dans leurs universités respectives, indépendamment de l'avis de l'administration universitaire. Confrontée à ce rejet catégorique, la Présidence a émis un communiqué publié par l'agence officielle APS annonçant le retrait de la candidature de Bouteflika, le report de la présidentielle et la préparation d'une transition politique conformément à la volonté populaire. Le 9 avril 2019 Abdelkader Bensalah, président du Conseil de la nation, chambre haute du Parlement, a été nommé chef de l'État par intérim suite à la démission de

Bouteflika. À l'heure où j'écris ce texte, la contestation continue : même si Bouteflika a été écarté du pouvoir, les Algériens sortent dans la rue chaque vendredi pour demander la démocratisation du pays et rejettent le système chapeauté maintenant par Ahmed Gaïd Salah, chef de l'armée et ancien soutien de Bouteflika.

La situation en Algérie attire mon attention non seulement pour le besoin d'une étude littéraire, mais aussi parce que je suis persuadé qu'il s'y joue quelque chose d'essentiel et – en fait – d'inédit dans la politique internationale. Il y a donc quatre raisons qui me poussent à m'intéresser au « hikra », mouvement de contestation en Algérie. L'introduction qui suit est nécessaire pour mieux asseoir mon analyse littéraire.

Tout d'abord, tout le monde croyait le système algérien verrouillé. Le pouvoir d'Abdelaziz Bouteflika s'est imposé à la population à l'issue de la décennie noire marquée par la violence islamiste. Élu Président de la République avec l'appui de l'armée, Bouteflika a adopté la loi sur la « concorde civile » et joué le rôle du « père de la nation » qui sauve la paix et la stabilité. Il s'est maintenu à la tête de l'État grâce à la cooptation de l'opposition au système politique et au caractère extrêmement opaque du pouvoir en Algérie. Malgré un AVC subi en 2013 et des séjours médicaux réguliers en Suisse, Bouteflika est resté cadre : une photographie brandie dans les mairies et les amphithéâtres, un encadrement dissimulant les supposés dirigeants du pays. Né en 1937, il a commencé sa carrière politique pendant la guerre d'indépendance nationale en rejoignant en 1956 l'Armée de libération nationale (ALN). À l'indépendance il est devenu le plus jeune ministre des Affaires étrangères du monde. Cela veut dire que Bouteflika faisait partie de l'élite politique du pays déjà dans les années 1960. Il a été décrit par Ryszard Kapuściński dans son reportage sur le coup d'État de Houari Boumédiène de 1965 : selon le journaliste polonais, tout en soutenant le colonel Boumédiène, Bouteflika continuait à jouer au

foot avec le président Ahmed Ben Bella visé par le coup d'État en question. C'est ainsi que le plus jeune ministre est devenu un président âgé et malade, incapable de comprendre les aspirations d'une population de plus en plus jeune.

Deuxièmement, l'Algérie était jusqu'à maintenant un pays hanté par le spectre de la violence. Durant les trente dernières années les Algériens se sont révoltés en 1988, ce qui a abouti à l'ouverture du système politique. Suite à la victoire du parti islamiste aux élections législatives en 1991, l'armée est intervenue pour arrêter le processus électoral. Le conflit entre les forces de l'ordre et les guérillas islamistes a coûté la vie à plus de 100 000 personnes¹. C'est pourquoi en Algérie les « printemps arabes » n'ont pas eu de suite, contrairement aux voisins tunisien et marocain². On était persuadé que la population algérienne avait accepté le « deal » avec les autorités : la paix et la stabilité moyennant le maintien d'un système autoritaire et non transparent.

Ensuite, force est de constater que les souvenirs traumatisants de la décennie noire sont liés à l'épouvantail islamiste brandi à chaque fois que la contestation surgit en Algérie. Conformément à ce schéma, si cher au pouvoir soucieux de se présenter en tant que garant de la stabilité dans la région, toute contestation est dangereuse parce qu'elle aboutit inévitablement à la renaissance des partis islamistes. Ce lieu commun partagé par les autorités algériennes et leurs homologues européens vient de s'écrouler : les manifestants qui sortent dans les rues depuis le 22 février demandent la démocratisation de la vie publique

¹ B. Stora, *La guerre invisible, Algérie, années 90*, Paris, Presses de Sciences Po, 2001, p. 7.

² Si la vague des « printemps arabes » a commencé en Tunisie en 2011, elle n'a été suivie au Maroc que partiellement eu égard aux concessions proposées dans l'immédiat par le roi Mohammed V pour amadouer la contestation.

en utilisant des termes laïques, le référent religieux étant absent de leurs revendications.

Cela nous amène au quatrième point : malgré le caractère massif et intergénérationnel des manifestations actuelles, c'est la jeunesse algérienne qui garantit leur succès. Il s'agit d'une génération qui ne connaît qu'Abdelaziz Bouteflika à la tête de l'État mais qui n'a pas connu la violence et la peur de la décennie noire. D'où également l'aspect ludique et festif de la contestation dont les acteurs recourent maintes fois à l'ironie et à l'intertextualité (voir les slogans relatifs aux séries contemporaines : « Boutef go to Valhalla » ou « Summer is coming. Libérez Club des Pins »³). Pourtant, le côté carnavalesque n'exclut pas la discipline : les manifestants veillent au caractère pacifique de leur mouvement et protègent les policiers envoyés dans les rues, les habitants des centres-villes laissent des bouteilles d'eau à l'usage des marcheurs sur les trottoirs de leurs quartiers et les jeunes ne détruisent pas les affiches de Bouteflika mais les couvrent de drap. Les Algériens ont aussi leurs gilets jaunes qui ne brûlent pas de magasins et de voitures mais ramassent des déchets une fois les marches et manifestations finies. Il s'agit donc d'une génération responsable qui ne rêve plus de « harga »⁴, d'une génération consciente de sa force qui partage ses appels et commentaires sur les réseaux sociaux et veut reconquérir son pays.

Personne ne connaît l'aboutissement du processus entamé le 22 février mais la situation actuelle en Algérie permet déjà de contredire quelques clichés et a priori comme la prétendue inaptitude des pays arabo-musulmans à la démocratie ou la volonté massive des jeunes

³ B. Ferhat, « La nomenclatura algérienne et sa provocante ostentation », [dans :] *Le Matin* du 23.08.2015, <https://www.lematindz.net/news/18623-la-nomenclatura-algerienne-et-sa-provocante-ostentation.html>.

⁴ Issu de l'arabe algérien, le terme « harga » signifie le voyage clandestin vers l'Europe. Les « harragas » sont des brûleurs de route – ceux qui ont détruit leurs documents pour risquer une traversée de la Méditerranée.

à quitter ces pays pour s'installer en Europe. Ces remarques vont guider ma lecture de *L'effacement*, deuxième roman de Samir Toumi, publié aux Éditions Barzakh en 2016. Ma motivation pour étudier cet auteur ne tient pas uniquement à la qualité littéraire de son roman concernant la filiation mais aussi au fait que l'auteur s'exprime depuis l'Algérie, dans une maison d'édition algérienne, ce qui lui permet d'éviter les contraintes médiatiques et idéologiques imposées par exemple par Gallimard à Boualem Sansal. Tout risqué qu'il soit, le projet d'analyser un roman de 2016 à la lumière des événements de 2019 me semble intéressant. En fait, le roman de Toumi et la contestation algérienne relèvent de la problématique générationnelle qui constitue, d'ailleurs, l'un des sujets principaux pour les nouveaux auteurs algériens⁵.

L'effacement en question concerne le héros principal, un quadragénaire d'Alger dont le lecteur ignore le prénom. Un an après la mort de son père – le grand commandant Hacène, héros de la guerre de libération 1954-1962 – le héros-narrateur commence à subir des effacements : il ne voit plus son reflet dans le miroir. Selon son thérapeute il est atteint d'un syndrome « très peu connu, [qui] touchait, semblait-il, essentiellement des sujets algériens de sexe masculin, nés après l'Indépendance »⁶. Les symptômes de l'effacement ne se révèlent qu'autour de la quarantaine :

⁵ Voir par exemple le compte rendu du nouveau roman de Kaouther Adimi *Les petits de Décembre* qui met en scène la jeunesse algéroise : « Elle [Adimi] fait sans aucun doute partie de ce courant d'écrivains algériens qui, comme Samir Toumi (*L'effacement*, [barzakh], 2016) ou Sarah Haidar (*La morsure des coquelicots*, Métagraphes, 2018), dépassent la vieille opposition état colonial/état indépendant en proposant une dialectique nouvelle fondée sur l'opposition des générations qui se sont succédé en Algérie depuis 1962 » (J.-P. Castellani, « Gavroches algériens : *Les petits de Décembre* de Kaouther Adimi », <https://diacritik.com/2019/09/26/gavroches-algeriens-les-petits-de-decembre-de-kaouther-adimi/?fbclid=IwAR0hzoli12lj5DSTL8BpsDCqsqh-SgGPOgOBzC3yb1G7V7ZvFB5mEhIRAEQ> (consulté le 10 octobre 2019).

⁶ S. Toumi, *L'effacement*, Alger, Barzakh, 2016, p. 16. Les citations de l'œuvre étudiée seront désormais désignées par l'abréviation *E* suivie de la page.

On soupçonnait ainsi une transmission intergénérationnelle, au sein d'une même famille, de traumatismes dus à la guerre de libération nationale, ou même des problématiques relatives à l'éducation, voire des causes neurologiques, liées à l'altération d'une zone précise du lobe temporal. (E, 16)

Il semble que le mal touche surtout les fils d'anciens moudjahidin ayant combattu le colonisateur français.

Le roman est divisé en trois parties. La première, intitulée aussi « L'effacement », est composée de six chapitres qui correspondent au diagnostic et à la dégradation des relations du héros-narrateur avec ses proches et amis : sa fiancée Djaouida, sa mère, son collègue de travail Hamid, son frère Fayçal et l'ancienne maîtresse de son père, Malika. Tous ces personnages constituent des miroirs qui renvoient au narrateur une image peu flatteuse de lui-même :

Évoquer Fayçal me rend toujours un peu triste. J'essaie de ne jamais penser à lui, à ce qu'il est devenu, errant dans les rues de Paris ou tournant en rond dans son appartement, passant d'un projet avorté à l'autre, réclamant toujours plus d'argent à ma mère, tout en lui promettant que cette fois, promis, juré, c'est la dernière. [...] Il m'appelle « le planqué », « l'autiste », « le lâche ». Pour lui, je suis celui qui ne se révolte jamais, celui qui accepte tout, qui s'écrase devant le père tout-puissant. (E, 85)

La deuxième partie – « Oran » – relate le séjour du narrateur dans cette ville. Il loue une suite dans un hôtel de luxe pour renaître et retrouver ses forces. Cette partie est composée de cinq chapitres qui évoquent la relation du héros avec Kada, jeune chauffeur oranais qui lui sert de guide, et Houaria, femme d'affaires plus âgée, qui essaie de le séduire. Sans oublier sa relation quasi intime avec Malika, ancienne maîtresse de son père, il faut souligner que c'est la vieille génération qui assure au narrateur sa visibilité. « *Comme tu es touchant ! Tu m'as plu, dès la première seconde où je t'ai aperçu au restaurant. Je t'ai vu entrer alors que, assise au bar, je regardais la salle à travers le grand miroir* » (E, 168), lui dit-elle lors de leur rencontre. C'est donc la génération précédente qui dispose du pouvoir de reconnaître quelqu'un, même à Oran, ville

⁷ En italiques dans le texte.

connue pour son ambiance festive où le héros veut rompre son lien avec la capitale. Houaria est dotée d'un corps massif, enflé et généreux, et le héros a l'impression qu'elle veut l'engloutir. Malgré certains succès (il retrouve son appétit), le narrateur sombre davantage. Sa maladie se poursuit avec des effacements auxquels se joignent des vomissements et des pertes de mémoire accompagnées de violence.

La troisième partie du roman – « Absences » – est consacrée à son retour à Alger où il essaie de reprendre sa thérapie mais développe une théorie de complot organisé par son docteur et sa famille. Il cherche refuge dans les souvenirs de son père et, une fois hospitalisé dans un centre psychiatrique, se substitue à lui. « J'ai une guerre à t'offrir » (E, 213), lui déclare son père dans un dialogue imaginé, ce qui peut se lire comme une référence à l'idéologie de la caste dirigeante en Algérie qui a fondé sa légitimité sur l'engagement guerrier des années 1950.

Je propose de lire *L'effacement* en tant que roman sur la filiation. Ce n'est pas un récit de filiation à proprement parler mais un roman où des éléments de la filiation jouent un rôle essentiel. Cette approche permet de voir les nouvelles dimensions de la tradition générique liée au récit de filiation dans le contexte algérien. « Ses obsèques furent celles d'un héros national, avec un enterrement au cimetière d'El Alia, dans le carré dédié aux Martyrs de la Révolution » (E, 40), constate le héros-narrateur comme s'il voulait souligner que les funérailles de son père constituent un élément déclencheur de l'intrigue. Tout mort qu'il soit, le père continue à contester la vie de son fils dont l'existence est marquée par l'ombre paternelle. Dans *L'effacement* le souci de l'ascendance – propre au modèle classique du récit de filiation – n'est pas le souci pour les parents mais la peine provoquée par le père. « Alors que tout le monde le croit mort et enterré, mon père est bel et bien vivant et passe ses journées en ma compagnie » (E, 207), déclare le héros. Son constat traduit également la

réalité politique actuelle d'un pays dominé toujours par les anciens qui refusent de quitter la scène et qui fonctionnent comme un réseau quasi mafieux. Leur présence est secrète et palpable en même temps⁸.

S'il cherche à éviter cette influence omniprésente de la figure paternelle, son collègue de travail Hamid incarne un arriviste prêt à se soumettre aux anciens. Le narrateur le décrit comme une personne répugnante et visqueuse, exaltée par le grand récit national sur la guerre d'indépendance. Son attitude s'explique par la volonté de combler un manque dans sa biographie :

Hamid était l'un des rares cadres de la Direction de la prospective à ne pas être un « fils de ». Il vouait une admiration sans bornes aux enfants de grands moudjahidine, et la simple évocation d'un nom illustre de la révolution algérienne le mettait dans un état de transe presque extatique. (E, 52-53)

Contrairement à la tradition générique du récit de filiation, ce n'est pas le personnage principal qui cherche de la filiation auprès des générations précédentes mais un personnage secondaire dont le portrait est peu flatteur. En fait, Hamid aspire à s'intégrer à l'ordre rejeté par les manifestants d'aujourd'hui. Leur contestation ne consiste pourtant pas à oublier l'histoire nationale. Les jeunes manifestants cherchent plutôt à reconquérir le récit historique détourné par le système. D'où leur admiration pour Djamilia Bouhired, militante légendaire de la guerre de libération qui participe également aux manifestations de 2019.

Le culte des grands héros de l'histoire nationale est lié à leurs biographies. Le narrateur de *L'effacement* ne recourt pas à la filiation pour opérer un détour nécessaire pour parvenir à soi comme ce fut le cas des héros des premiers récits de filiation. Le récit sur le père est pour lui un

⁸ Pour parler des structures du pouvoir algérien, Thomas Serres recourt, entre autres, aux termes comme « les espaces labyrinthiens de l'ordre » (T. Serres, *L'Algérie face à la catastrophe suspendue. Gérer la crise et blâmer le peuple sous Bouteflika (1999-2014)*, IRMC – Karthala, Tunis – Paris, 2019, p. 119).

substitut de la vie du père, une biographie du père à brandir aux autres comme un drapeau. C'est ainsi que la biographie du héros s'efface devant celle du parent célèbre. Le *curriculum vitæ* du commandant est, d'ailleurs, conforme au schéma héroïque à l'algérienne : lycée franco-musulman de Ben Aknoun, baccalauréat, études de droit à l'université d'Alger, grève des étudiants en 1956, adhésion au Front de libération nationale, guerre contre les Français, service dans la section de la propagande dans l'armée des frontières de Boumédiène en Tunisie jusqu'à l'indépendance, député, ministre et ambassadeur, membre permanent du Comité central du parti. L'épisode dans l'armée des frontières semble crucial dans ce parcours politique, l'armée intérieure étant épuisée vers la fin de la guerre de libération et permettant ainsi aux forces de Boumédiène d'accaparer le pouvoir après l'indépendance.

Il n'est donc pas étonnant que le narrateur restitue la vie de son père mais non pas par un récit mais par la volonté de vivre la vie du père : il compare son frère Fayçal à un harki et lui-même veut fuir en Tunisie ou au Maroc – comme s'il voulait rejoindre l'armée des frontières qui n'a pas participé à la guerre mais qui était la seule force capable d'organiser un état indépendant. Le narrateur sombre dans le délire et emploie un vocabulaire belliqueux, il refuse de comprendre que la guerre est finie : « [...] je suis l'homme fort et courageux, digne descendant de mon glorieux père, et de ses frères compagnons, libérateurs de l'Algérie » (*E*, 205).

La filiation étant le thème central de *L'effacement*, le roman de Samir Toumi présente des écarts par rapport au modèle dit classique du récit de filiation. Si ce dernier met en scène « des vies minuscules » pour renouer avec la tradition familiale rompue par la promotion sociale des héros, l'écrivain algérien donne au lecteur le portrait de la vie d'une élite. Les parents du narrateur avaient accès à une villa au Club des Pins, réservé aux combattants de la guerre de libération, et il a passé son enfance entre les

membres de la jeunesse dorée algéroise. « [Son père] achetait des costumes à Paris, où il se rendait avec [s]a mère pour renouveler sa garde-robe » (E, 47). Il s'agit de la vie d'un homme illustre qui pèse sur celle de son fils. Son effacement a donc commencé bien avant les premiers symptômes de la maladie.

Le syndrome de l'effacement pousse le héros-narrateur à faire attention aux cadres remarquables dans des espaces différents : le miroir dans sa chambre, une copie de peinture orientaliste à l'hôtel à Oran ou un grand cadre doré avec des fragments du Coran⁹ et un écran géant vus chez un ami. Il regarde les cadres accrochés aux murs sans être capable de s'y voir. Le rapport à l'image de la nouvelle génération est tout différent. Les manifestants algériens couvrent les posters d'Abdelaziz Bouteflika de draps et brandissent des cadres vides d'où la photo du président a été extraite. Ils scandent le slogan : « Un seul cadre, le peuple ». Ils veulent remplir le cadre que le héros de *L'effacement* a abandonné.

Date de réception de l'article : 06.07.2019.
Date d'acceptation de l'article : 24.10.2019.

⁹ Il s'agit de l'usage populaire des versets coraniques par les musulmans : « Ces versets vivent hors livre et continuent à porter certaines propriétés du "Livre", soit par leur pouvoir magique, soit par la beauté de leur calligraphie, mais ils n'ont en général pas vocation à être lus, même s'ils sont sélectionnés à titre d'enseignement fondamental. Ils ont échappé à la reliure, à la sacoche pour se retrouver dans un cadre, sur une tablette coranique ou sur tout autre support [...] » (S. Al Karjousli, « Je ne sais ni lire ni écrire, mais "J'ai lu le Coran" », [dans :] *Cahiers ERTA*, 2011, t. 2, p. 131).

bibliographie

Al Karjousli S., « Je ne sais ni lire ni écrire, mais “J’ai lu le Coran” », [dans :] *Cahiers ERTA*, 2011, t. 2.

Castellani J.-P., « Gavroches algériens : *Les petits de Décembre* de Kaouther Adimi », <https://diacritik.com/2019/09/26/gavroches-algeriens-les-petits-de-decembre-de-kaouther-adimi/?fbclid=IwAR0hzoLi12lj5DSTL8BpsDCqsqh-SgGPOgOBzC3yb1G7V7ZvFB5mEhIRAEQ>.

Ferhat B., « La nomenclature algérienne et sa provocante ostentation », [dans :] *Le Matin* du 23.08.2015.

Serres T., *L’Algérie face à la catastrophe suspendue. Gérer la crise et blâmer le peuple sous Bouteflika (1999-2014)*, Tunis – Paris, IRMC – Karthala, 2019.

Stora B., *La guerre invisible, Algérie, années 90*, Paris, Presses de Sciences Po, 2001.

Toumi S., *L’effacement*, Alger, Barzakh, 2016.

abstract

Algeria: a Difficult Affiliation. Samir Toumi’s L’effacement

In his novel *L’effacement*, published in 2016, Samir Toumi presented the image of the generation born after Algeria’s independence on the example of the main character. It is a generation condemned to live in the shadow of the great parents who fought in the Algerian War against France. *L’effacement* is an interesting example of the development of the genre which is *récit de filiation*. The aim of the article is to describe the difficult filiation in the novel by Toumi: the relationship of children with parents disturbed by the unlimited appetite for power in the previous generation.

keywords

filiation, Algerian War, Samir Toumi

mots-clés

filiation, guerre d’Algérie, Samir Toumi

jędrzej pawlicki

Jędrzej Pawlicki – maître de conférences à l’Institut de Philologie Romane à l’Université Adam Mickiewicz à Poznań. Il s’intéresse aux littératures maghrébines, à l’histoire de l’Algérie et aux représentations littéraires des débuts de l’islam. Il codirige le site Facebook *Koguty IFRomu*.

ORCID : 0000-0003-1284-1846